

**19 mars 2008
(N° 2008-14)
(Numéro spécial)**



« Je continuerai ta vie, maman »

Notes pour un hommage de

Daniel Turp

Député de Mercier à l'Assemblée nationale du Québec

*dans le cadre de la
Messe de funérailles de*

Fernande Lapointe Turp †
(1927-2008)

Église Saint-Léon

Mercredi 19 mars 2008

[Programme de la Messe des funérailles](#)
[In Paradisum](#) (Ana Sokolovic)

Chère maman,
Parents et amis de maman,

Ma maman a vécu une belle vie! Mais, jamais je ne l'ai entendu parler de sa vie au passé. Ma mère aurait voulu que sa vie se prolonge bien au-delà de ses 81 ans, que nous célébrions avec elle il y 11 jours à peine dans une chambre du Pavillon des femmes de l'Hôpital Royal Victoria. Maman aurait voulu vivre jusqu'à cent ans, bien qu'elle aurait été disposée, m'a-t-elle un jour confié, de faire un pacte avec le bon Dieu, et accepter de quitter ce monde à l'âge de sa propre mère, qui avait soufflé quatre-vingt-dix chandelles, avant de s'éteindre en douceur.

Ma maman a dit et répété ces mois derniers, dans des moments de rémission comme des épisodes de souffrance, ce souhait, cette volonté, de goût de vivre. Elle s'est projetée dans l'avenir et elle aurait voulu souffler tant d'autres chandelles en une Journée internationale des femmes, en un 8 mars qui a toujours eu, dans notre famille, une signification particulière, puisqu'il s'agissait aussi de la journée

d'anniversaire d'une femme remarquable. C'est à cette femme exceptionnelle que je rends hommage aujourd'hui, d'un hommage que j'aurais tant aimé repoussé dans le temps, en disposant ainsi du temps de lui rendre hommage à tous les jours, de son vivant, comme j'ai tenté de le faire, au meilleur de moi-même, ces années dernières, et en particulier depuis que la maladie nous a transformés, mes frères et moi, et nos familles, en aidants naturels.

Pour avoir un sens et aller à l'essentiel, l'hommage à rendre à ma mère doit graviter autour de la famille, son amour de la famille, de l'importance pour elle d'avoir l'« esprit de famille ». Maman aimait, aura aimé jusqu'à la toute fin, se retrouver en famille, avec ses frères et sœurs, dont elle était la cadette. Elle regretter, j'en suis sûr, d'avoir laissé seuls son grand frère Théodore et sa grande sœur Jacqueline, qui nous font l'honneur de leur présence aujourd'hui. Maman aimait les fêtes de famille, et aimait recevoir sa famille. Elle aura pris souvent, plus souvent qu'à son tour sans doute, la relève de mes grands-parents en organisant des fêtes pour rassembler les siens à Noël, au jour de l'An, à Pâques et à la fête de grand-maman en septembre. Maman a aussi adopté sa famille par alliance et les Turp aimait la petite Lapointe, et trouver George bien chanceux d'avoir trouvé cette perle rare. Et elle se sera fait un devoir de rassembler sa famille nucléaire, de recevoir chez elle ses garçons, de nous recevoir avec nos familles. Au moment où nos sociétés s'interrogent sur la façon de soutenir la famille, sans doute faut-il revenir à l'essentiel et proposer que soit cultivé l'esprit de famille, qui n'est rien d'autre en définitive le sentiment de solidarité avec ceux et celles la vie au quotidien. D'ailleurs, N'est-il pas d'ailleurs intéressant de constater que le dernier livre à son chevet aura été celui d'une femme de sa génération, Jeannette Bertrand, qui dans *Le bien des miens* propose un hymne à la famille.

Si la vie de maman a gravité autour de la famille, elle aura été caractérisée par la fidélité en amitiés. Des amitiés durables, comme celles qu'elle a nouées à Sherbrooke avec Carol Greene Dupigny que je salue (*Thank you for being here with us Carol*) ou avec ses amis de Candiac, Richard et Claudette Boivin ainsi que Georgette Hayes, que je remercie d'avoir été aux côtés de maman jusqu'aux derniers jours. Des amitiés où les religieuses ont occupé une place importante, qu'il s'agisse de sœur Marie Albéric ou de sœur Bibiane Brodeur.

Et la vie de maman aura été une vie de croyante, ayant gravité autour des ses églises. Celle de Notre-Dame-de-Lourdes à Verdun où elle s'est mariée, a vu baptiser, communier et confirmer ses fils, l'Église de la Nativité de Laprairie, cette belle église patrimoniale qu'elle aimait fréquenter pour y entendre son chantre préféré, Paul Trépanier et où elle a laissé partir son George. Et l'Église qui nous accueille aujourd'hui, cette paroisse de Saint-Léon, qu'elle n'aura pu fréquenter autant qu'elle ne le souhaitait, elle qui s'était pourtant établi à quelques pas de ce magnifique sanctuaire dont elle aimait tant entendre les cloches sonner.

Les enseignements de l'Église ont façonné maman et ont contribué à faire d'elle une femme de cœur, une femme de conviction, une femme de principes. Et sans doute, aussi et surtout, une femme généreuse. Selon une expression qu'elle aimait et qui lui allait si bien, « elle aurait pu donner sa chemise ». Sa générosité s'est manifestée dans les gestes petits et grands, et je garderai toujours le souvenir de la mère qui aimait faire des cadeaux, à ses enfants et petits-enfants, à ses belles-filles, mais aussi à ses frères et sœurs, à ses amis aussi. Qui aimait magasiner pour les autres, bien davantage que pour elle. Elle aura voulu faire des cadeaux jusqu'à la fin, et c'est vous mes frères, Louis et Philippe, qui aurez reçu ses derniers présents, lors d'un anniversaire qu'on célébrait le 15 février dernier.

Depuis une semaine, un va-et-vient incessant d'images et de paroles de maman m'envahissent, me font sourire et me remplissent de joie, me font sombrer aussi une tristesse infinie. Je vois la femme fière et élégante, portant dans son chapeau de fourrure noire et sa petite plume. Je l'entends parler de ses racines, de Terrebonne et de Mascouche, et me rappelle de notre voyage généalogique où j'avais fait découvrir à maman la terre de ses ancêtres de France, qui avaient quitté Malicorne-sur-Sarthe en 1672 pour peupler la Nouvelle-France. J'ai le souvenir d'une femme heureuse, se jetant dans un sofa, en l'année de l'Expo 67, affirmant que « la vie commençait à quarante ans ». Je retiens l'image de la femme brave, qui a lutté courageusement contre la maladie, refusant de parler de la trajectoire vers la mort où la maladie la conduisait. Je revis nos dernières sorties culturelles, une soirée au Théâtre Jean-Duceppe pour apprécier *Le vrai monde* de Michel Tremblay et un après-midi à l'Opéra du MET pour y entendre

Roméo Juliette, de Charles Gounod, une histoire d'amour, trop tragique pour les personnes qui, comme elle aimait tant les histoires d'amour. Maman préférerait d'ailleurs les histoires d'amour qui finissent bien, comme dans *La mélodie du bonheur* (*The Sound of Music*).

Je repense à nos échanges sur la politique, avec une militante qui aura si bien accompagné son fils député, dans Beauharnois-Salaberry et Mercier, et l'aura soutenu dans tous ses combats politiques. J'entends maman me dire craindre de ne pas voir naître le pays du Québec de son vivant. Je me console à l'idée, comme on me l'a écrit cette semaine, pour me consoler, qu'il y a un pays dans une mère, et que c'est en vérité ma maman qui m'a légué en héritage le pays.

Je regrette la mort de ma maman parce qu'elle la prive de mon dernier cadeau de Noël. Ce voyage à New York, que je lui avais promis de faire avec elle, la destination de ses premiers voyages, avec ses parents d'abord, avec papa quelques années plus tard, immortalisé dans ce dernier cas par une célébriissime photographie de mes parents devant la Statue de la liberté.

Mais, sans doute ne devrais-je pas regretter sa mort. Je dois me rappeler surtout que j'aurai été son enfant. Certains disent que l'on cesse d'être un enfant lorsque meurent ses parents. Je ne cesserai point d'être enfant, ton enfant maman. L'enfant dont tu étais si fière, comme tu étais fière de tes jumeaux aussi, à qui tu as faisais étrenner de nouveaux habits et de nouveaux souliers à Pâques. Maman, je me suis acheté de beaux souliers neufs pour toi aujourd'hui. Je les étrenne pour toi aujourd'hui quelques jours avant Pâques. Je suis certain que tu m'en donnes la permission. J'ai aussi mis une belle chemise blanche pour te faire plaisir, pour faire un petit geste pour te dire que je t'aime, maman, que je t'aimerai toujours.

L'image, la plus belle image de toi, celle qui m'accompagne aujourd'hui, en cette veille d'équinoxe du printemps et d'une saison de la lumière, est celle que nous partageons avec nos invités et invitées, ceux et celles qui viennent en si grand nombre pour te rendre hommage dans ta dernière église. Cette photographie de toi, prise en prévision d'une fête de fiançailles, célébrée en un 14 février 1950, où tu es, comme le décrit mon amie la poète Madeleine Gagnon, « souriante et douce, vivante et présente ». Dans *Le deuil du Soleil*, notre poète nationale, parle de la vie de sa maman et j'emprunte ses mots qui conviennent si bien à la mienne en parlant d'une « [v]ie qu'elle avait tant aimée, à travers les labeurs et les heurts, parfois. Elle croyait au Ciel. Au « vrai », disait-elle. Celui de son enfance et de la nôtre »¹.

Et je fais appel aussi aux mots du poète Guido Gezelle, traduits par Liliane Wouters, pour parler de ma mère, de son visage, de ces traits :

PETITE MÈRE

Petite mère,
de ton visage
n'ai pu garder
l'image.
Sur cette terre
pas un dessin,
rien de gravé,
de peint.
Pas un portrait,
pas un cliché,
pas une pierre
sculptée,
hormis les traits
empreints en moi
et que tu m'as
laissés.

¹ Madeleine GAGNON, *Le deuil du soleil*, Montréal VLB éditeur, 1998, p. 101.

O que je puisse
toujours garder
inaltérés
ces traits
jusqu'à ma mort
que leur éclat
demeure encore
en moi².

Je garderai inaltérés ces traits jusqu'à ma mort maman. Leur éclat demeurera en moi. Ainsi, je continuerai ta vie, maman.

Au revoir maman.

Ton fils,

Daniel

² *Moederke*, de Guido Gezelle (1891), traduit par Liliane Wouters dans *Septentrion*, Arts, Lettres et culture de Flandre et des Pays-Bas, 28^e année - numéro 1, mars 1999